

Six heures douze

Je descends du train au bout du quai vide et j'avance entre les débris et la poussière qui jonchent les pavés entre lesquels poussent des herbes folles qui ont aussi envahi le ballast, toute une végétation infestée d'oiseaux, d'insectes, d'animaux domestiques redevenus sauvages, s'est emparée des édifices que l'homme a construits, ces mêmes édifices qui l'ont élevé ont participé à sa chute. Mon regard glisse sur les rails, suit la trace d'une ligne de métal et de pierre qui n'est plus, jusqu'au bâtiment délabré de la grande gare centrale. Je me demande si les visages millénaires taillés sur ses murs ont vu, eux, ce qui s'est passé. Les carreaux de ses immenses baies vitrées sont brisés, de même que les fenêtres des wagons. Je quitte mon abri et continue de fuir. D'errer dans la désolation.

Je ne sais pas où je vais Je ne sais pas pourquoi je m'acharne. Je ne sais pourquoi moi et pas quelqu'un d'autre. Je ne suis pas spécial. Je survis. Jusqu'à quand ? Mes réserves d'eau s'amenuisent. Il me reste une boîte de maïs. Je ne me nourris pas. Je trompe ma faim. Je retarde une échéance certaine. Le même soleil brille dans le ciel livide. Pas le soleil que j'ai connu. Ce soleil ne se couche jamais. Je ne sais ce qui s'est passé, ni quand. C'est arrivé et c'est comme ça. Je me suis réveillé un jour dans ce cauchemar et, à ce moment précis, j'ai remarqué la première et la pire des atrocités de la mort de l'humanité : le silence.

La tondeuse à gazon du voisin qui me réveillait deux matins par semaine, la circulation vingt-quatre heures sur vingt-quatre, les enfants du quartier, le train toutes les demi-heures, les avions dans le ciel et les discussions animées des passants. La civilisation s'était tue. Ne restait que son cadavre, un monceau de fumée sur la Terre que nous croyions nôtre.

Si tu tiens un journal, qui le lira ? Chaque jour est le même de toute façon et tu t'efforces de l'oublier chaque fois que tu te couches. Chaque jour est le même parce qu'il ne se couche plus. Il est, était et sera six heures douze. Ton journal ne relate qu'un seul jour dans un présent constant. Tu ressens bien un temps qui passe mais il n'est plus qu'une intuition floue, un énième spectre de ce monde que tu as connu...

Mon sac contient toutes les provisions possibles : eau en bouteille, nourriture en conserve, matériel de premiers soins, alcool pour me donner du courage ou pour désinfecter, quelques sucreries bourrées de conservateurs. « L'humanité est morte mais pas ces saloperies, » me dis-je en riant. Elles permettent au moins de tenir la longue marche que je fais depuis... Depuis quand ? Quand on n'a littéralement pas le temps, autant en rire. Et c'est ce que je fais. J'éclate d'un rire qui résonne dans le hall de cette grande gare. Mais personne ne rit avec moi.

Mon premier réflexe est donc de chercher de l'eau, des bouteilles. Les rivières et les lacs sont devenus poisseux à cause d'une cendre mauvâtre, sont comme autant de plaies infectées dans le sol. Cette cendre forme aussi des monticules autour de certains bâtiments et même sur certains arbres isolés qui meurent aussitôt. Elle est à fuir comme la peste, mais j'ai une fascination

indescriptible. Elle éveille en moi un sentiment dangereux de bien-être. Mais la vision de l'arbre mort me permet de rester maître de mes actions face à elle.

Je passe rapidement chercher le nécessaire à la supérette puante et infestée de mouches. Les produits frais ne le sont plus, la viande est avariée, le fromage moisi, les fruits pourris, des rats et des chiens se soulagent ici et ailleurs. Je vomis mon maïs à la sortie du magasin. Ensuite, je vais au kiosque et à la librairie. S'occuper l'esprit est une façon de pallier à la pire mort qui soit : par la folie. J'ai donc un autre sac rempli de volumes divers et de cahiers d'énigmes, de sudokus, de mots fléchés, croisés, cachés, etc. En plus de la maintenance de ma santé mentale, cela fait un bon carburant pour le feu. Y passent les cahiers remplis et les livres que j'ai moins aimé. Je garde mes préférés pour les relire. J'en profite pour prendre toutes les boîtes d'allumettes et les briquets que je trouve.

Quand je ne lis pas ou ne joue pas, je dessine des croquis du paysage. À chaque endroit, je me force à déceler une beauté dans ce monde qui m'entoure. La vie n'est pas encore perdue, mais elle nous a délaissés. Ainsi, je dessine les bâtiments, les rues, vides, couverts d'herbe, de mousse, de lierre, les oiseaux qui les habitent, les chiens qui se battent. Une fois, j'ai réussi à reproduire un troupeau de chevaux, et une autre, un renard qui me fixait dans un sous-bois.

–Tu ne devrais pas être mort comme les autres ? me dit-il. Nous sommes débarrassés de vous. Tu es le dernier. Tu n'as aucun but. Pourquoi n'en finis-tu pas tout simplement ?

–Parce que j'ai un espoir minime que je trouverai ce que je cherche. Il me suffit de savoir ce que c'est.

Je repose ce croquis sur ma table improvisée sur le petit caisson qui me sert de table et termine ma soupe aux pâtes. Puis je m'installe plus confortablement pour lire. Une fois que j'ai lu deux chapitres, je repose le volume et scrute par la fenêtre de mon abri. *Ce monde est beau, mais avec qui partager ton bonheur face à lui ?* Au moins, je le maintiens pour moi-même.

Je regarde la place de la gare où s'empilent quelques voitures qui ont chaviré. Un arbre a poussé à travers l'une d'elles. Je vois la fontaine au centre : elle déborde de la cendre qui s'accumule tout autour d'elle. Je m'apprête à descendre pour m'en rapprocher quand je la vois se rassembler pour former un tentacule au bout duquel une bouche s'ouvre, qui aspire un vol de cigognes qui passaient par-là. Je commence donc à griffonner cette image dont je m'imprègne l'esprit, comme raison de plus pour ne pas m'approcher de la cendre. Puis je couvre les fenêtres avec ce que je trouve pour me permettre de dormir un peu.

Après mon réveil, je passe le plus loin possible de la fontaine. Quelques gravillons violacés gravitent au-dessus de la dune dont dépasse une statue qui appelle au secours. Je les sens vibrer en moi, ils entrent en résonnance avec mon cœur qui me pousse jusqu'à eux mais je tiens bon. J'atteins la grand-rue remplie d'un bouchon figé. Je me faufile entre voitures et buissons quand j'entends des aboiements. Une bagarre entre meutes de chiens. Puis une explosion. Une colonne de fumée au bout de la rue et ses flammes se rapprochent, consumant l'essence encore contenue dans le réservoir de chaque véhicule. Le feu est encore ravivé par ce qui doit être une fuite de gaz.

Je reste figé deux secondes puis je cours vers la pizzeria à ma droite.

Je me réfugie au sous-sol. Au-dessus, j'entends le grondement de l'incendie et la chaleur arrive jusqu'à cette cave qui pue la pisse, le moisi et l'humidité. J'ouvre ma bouteille de whisky et prend une grande lampée que j'arrose ensuite d'une bouteille d'eau entière. Reprenant mes esprits,



je craque une allumette pour y voir mieux dans la pièce. Un chat que j'ai dérangé me vole entre les jambes. Je m'allume un feu et tente de lire mais très vite je sombre et m'endors.

, catastrophe sans précédent, le président et les ministres annoncent – que Dieu nous garde – je vois des éclairs mais – je vais chercher ma femme – brûle – le monde a changé – je fuis – je suis – qui ? – le monde n'est plus – Arthur ? Arthur ! – vous avez du feu ? il est possible que,

Je me réveille et, comme à chaque réveil, j'ai oublié mon rêve. Je revois cet incendie, la pizzeria. Puis, après un blanc que je n'explique pas, un espace indéfini au-delà de l'horizon fragile de ma conscience, dans lequel le temps et la mémoire se tordent, se confondent et éclatent, je me retrouve devant cette épave de bus sur laquelle est écrit ce graffiti :

L'homme du feu, le triomphant

Rendit tout petit le géant

Je m'approche et constate que la peinture est fraîche. « Nom de Dieu, » crié-je. Ainsi, je ne suis pas seul. Quelqu'un a inscrit cette formule sur le flanc du bus. Je fais un pas en arrière et constate qu'il est encastré dans le sol d'un angle improbable : l'habitable s'élève à quarante-cinq degrés au-dessus du trottoir. Je ris en me disant que ça ressemble à une œuvre d'art contemporain, avec en plus la formule poétique énigmatique.

Quelque chose m'attire dans ce bus. Je me penche à travers une fenêtre et ressens une béatitude comme jamais ressentie auparavant.

J'oublie tout.

Et je laisse l'homme du feu m'accueillir dans sa pourpre demeure.

